



# PRÉSENCE DE L'ANGE DU MYTHE AU MYSTÈRE

LA REPRÉSENTATION DE L'ANGE DANS LES ARTS  
ET LES LITTÉRATURES FRANCOPHONES

CRISTINA ROBALO CORDEIRO  
JOÃO DOMINGUES  
ROSÁRIO NETO MARIANO  
COORD.

ijū

Gardien ou exterminateur, souriant ou mélancolique, l'Ange accompagne l'espèce humaine depuis la Chute. Loin de s'être effacé, comme tant d'autres créatures fabuleuses, devant les prodiges de la science moderne, il reste, visible ou invisible, le mystérieux guide, fidèle ou trompeur, de l'âme. Représenté abondamment dans la peinture et la sculpture médiévales, il sollicite, avec ou sans ailes, les cinéastes les plus contemporains. Depuis le Romantisme, poètes et romanciers ont recouru à son prestige de surnaturel Etranger, tenté par notre condition mortelle.



I N V E S T I G A Ç Ã O



## **Scientific committee**

**Ana Maria S. A. Rodrigues**  
(U. Lisboa, CH-UL)

**Anne Massoni**  
(U. Limoges, CRIHAM-UR 15 507)

**David Peterson**  
(Universidad de Burgos)

**Emilie Kurdziel**  
(U. de Poitiers, CESCUM – UMR 7302)

**Frans Camphuijsen**  
(Universiteit van Amsterdam)

**Giovanni Ceccarelli**  
(Università degli Studi di Parma)

**Jorge Díaz Ibáñez**  
(Universidad Complutense de Madrid)

**Léa Hermenault**  
(U. Antwerp, Centre for Urban History / UMR 7041 ArScAn)

**Luísa Trindade**  
(U. Coimbra, CHSC)

**María Ángeles Martín Romera**  
(Universidad Complutense de Madrid)

**Maria Cristina Cunha**  
(U. Porto, CITCEM)

**Maria João Branco**  
(U. NOVA FCSH, Instituto de Estudos Medievais)

**Maria João Oliveira e Silva**  
(U. Porto, CITCEM)

**Marina Gazzini**  
(Università degli Studi di Milano)

**Mário Viana**  
(U. Açores / U. NOVA FCSH, Instituto de Estudos Medievais)

**Miguel Aguiar**  
(U. NOVA FCSH, Instituto de Estudos Medievais)

**Saul Gomes**  
(U. Coimbra, CHSC)

**Susana Guijarro González**  
(Universidad de Cantabria)

# **PRÉSENCE DE L'ANGE DU MYTHE AU MYSTÈRE**

LA REPRÉSENTATION DE L'ANGE DANS LES ARTS  
ET LES LITTÉRATURES FRANCOPHONES

CRISTINA ROBALO CORDEIRO  
JOÃO DOMINGUES  
ROSÁRIO NETO MARIANO  
COORD.

**I|U**

**EDIÇÃO**

Imprensa da Universidade de Coimbra

Email: [imprensa@uc.pt](mailto:imprensa@uc.pt)

URL: [http://www.uc.pt/imprensa\\_uc](http://www.uc.pt/imprensa_uc)

Vendas online: <http://livrariadaimprensa.uc.pt>

**COORDENAÇÃO EDITORIAL**

Imprensa da Universidade de Coimbra

**CONCEÇÃO GRÁFICA**

Imprensa da Universidade de Coimbra

**IMAGEM DA CAPA**

Myriams-Fotos

**INFOGRAFIA**

Pedro Bandeira

**EXECUÇÃO GRÁFICA**

KDP

**ISBN**

978-989-26-2602-4

**ISBN DIGITAL**

978-989-26-2603-1

**DOI**

<https://doi.org/10.14195/978-989-26-2603-1>

## TABLE DES MATIÈRES

### PRÉFACE

<i>Cristina Robalo Cordeiro</i> .....	9
---------------------------------------	---

### I. APPROCHES

#### DE L'ANGE DE LA MORT À L'ANGE-MORT: ÉLÉMENTS POUR UNE RÉFLEXION SUR L'ÉVOLUTION DE LA FIGURE ANGÉLIQUE

<i>Bérangère Avril-Chapuis</i> .....	15
--------------------------------------	----

#### L'ANOMIE À TRAVERS LA FIGURE DE L'ANGE DANS LA POÉSIE ROMANTIQUE ET LES CHANSONS HARD ROCK

<i>Mounira Abid Zaïd</i> .....	25
--------------------------------	----

#### « LA PART DES ANGES ». HEURS ET MALHEURS D'UNE MÉTAPHORE

<i>Rudy Chautet et Margarida Esperança Pina</i> .....	37
---	----

#### LA RÉVOLTE DES ANGES: UNE DYSTOPIE DÉJÀ AUX COULEURS DE LA FANTASY URBAINE

<i>Maria Eugénia Pereira</i> .....	53
------------------------------------	----

#### WALTER BENJAMIN, MICHEL SERRES ET LES ANGES DE WIM WENDERS

<i>Olivier Delers</i> .....	65
-----------------------------	----

**VIRTUALISATION DE L'HUMAIN ET DEVENIR ANGÉLIQUE  
HOLOGRAMME POST-MORTEM ET LUMIÈRE ÉTERNELLE  
D'UN ANGE POST-HUMAIN**

*Nada Ouergbi* ..... 85

**LA SCIENCE, L'HUMAIN ET LE DIVIN. LA RÉDEMPTION DE MARS  
DE PIERRE NOTHOMB AU PRISME DE LA BIOÉTHIQUE**

*Maria de Jesus Cabral*..... 93

**LA CHEMINEMENT DE L'HUMAIN VERS... L'HUMAIN**

*Kbireddine Mourad*..... 113

**II. ÉTUDES**

**ANGES ET LIONS DU MOYEN ÂGE: BEUVE DE HANTONE ET LE  
DÉPASSEMENT DE L'HUMAIN**

*Brindusa Grigoriu* ..... 129

**LES ANGES DANS LA POÉSIE DE VICTOR HUGO**

*Ludmila Charles-Wurtz* ..... 147

**UN ANGE PASSE DANS L'ŒUVRE DE FERNANDO PESSOA**

*Ana Maria de Albuquerque Binet*..... 159

**L'EMPREINTE DE L'ANGE DE NANCY HUSTON  
PLURALITÉ DE MÉMOIRES OU L'IMPOSSIBLE INNOCENCE**

*Ana Maria Alves* ..... 169

**« QUE LES ANGES ME CONDUISENT À L'AMOUR »  
LES ANGES DE CONRAD DETREZ: DE LA MYSTIQUE À LA DRAGUE**

*José Domingues de Almeida* ..... 179

**LE LIVRE DES ANGES DE LYDIE DATTAS: UNE EXPÉRIENCE  
MYSTIQUE DE LA CONSOLATION**

*Thomas Diette* ..... 191

**TROIS PASSEURS DES DÉSASTRES**

*Marc Quagbebeur* ..... 205

**III. CRÉATIONS**

**O ANJO À JANELA | L'ANGE À LA FENÊTRE**

*Almeida Faria* ..... 225

**A PELE DOS ANJOS | LA PEAU DES ANGES**

*João Maria André* ..... 229

**ANJOS DE ESPADA | ANGES À L'ÉPÉE**

*Lu Lessa Ventarola* ..... 243



## PRÉFACE

Proposer à des universitaires de réfléchir sur la présence et le rôle des anges dans les arts et les littératures francophones ne semble surprendre personne aujourd'hui. C'est sans doute que les choses et les mentalités ont beaucoup changé. Loin est le temps où prononcer le nom de Dieu et de ses saints dans une chaire de l'enseignement public français pouvait faire froncer maints sourcils (académiques ou politiques). Les tabous sont maintenant autres et l'autocensure, non moins active, s'exerce dans des domaines différents. Les facultés de lettres en prenant la place des facultés de théologie, comme ce fut le cas à Coimbra en 1911 immédiatement après l'instauration de la 1<sup>ère</sup> république, avaient chassé le surnaturel pour y substituer l'inconscient ou l'imaginaire, dans une vaste et longue opération de sécularisation menée sous la houlette des sciences humaines et sociales. Mais, que l'on s'en réjouisse ou non, nous assistons peut-être à un retour du religieux dans nos amphithéâtres à la faveur de courants émergents hostiles à la notion même de laïcité. Le moment nous a ainsi semblé venu de soumettre nos collègues à la tentation de l'idée d'ange: Figure, personnage, métaphore, motif décoratif ou pur signifiant, cet être spirituel, quelle que soit la catégorie sous laquelle on veut le ranger, reste curieusement omniprésent dans notre culture déchristianisée. Il est vrai que son histoire déborde de toutes parts le christianisme comme les deux autres religions abrahamiques, et il n'est pas interdit de penser qu'il leur survivra, si diverses sont les formes qu'il peut revêtir.

La peinture, la sculpture, le cinéma et la littérature témoignent de l'extraordinaire attrait de cet « énigmatique messager ». Le présent recueil, dont le projet est né d'une réflexion collective sur les limites de l'humain, résulte de la collaboration multidisciplinaire de chercheurs francophones dont le chemin s'est croisé avec l'angélogologie à l'occasion d'un travail de thèse ou d'une rencontre occasionnelle avec le merveilleux. Leurs contributions sont ici organisées en deux groupes de textes: les premiers, placés sous la rubrique « Approches », tendent à aborder le thème par des voies autres que la littérature, à moins qu'ils ne partent des livres pour ouvrir des perspectives inattendues sur les arts et les sciences ; les seconds, sous l'étiquette « Études », font la part plus belle aux œuvres littéraires, qu'elles soient théâtre, roman ou poésie. Dans tous les cas, l'Ange inspire écrivains et critiques, et nous avons reproduit dans un troisième ensemble, « Créations », des pages inédites (au moins en traduction française) d'auteurs lusophones contemporains, parmi lesquels Almeida Faria nous a fait la faveur de bien vouloir figurer.

Que les *Dialogues avec l'Ange* de Gitta Mallasz, dont Marc Quaghebeur s'est souvenu dans son article intitulé « Trois passeurs de désastres », puissent venir interloquer, plus encore qu'interpeller, le lecteur de ce recueil, il faut voir là le rappel d'une limite qui, une fois franchie, nous fait pénétrer dans le domaine du transrationnel et de la croyance. Il dépend de chacun de demeurer en deçà de cette ligne, en s'en tenant aux postulats de la mytho-critique ou aux suggestions bachelardiennes de « la poétique des ailes ». Si le fantastique réside, à suivre Todorov, dans l'hésitation entre une explication purement phénoménale et l'admission du surnaturel, une telle définition ne prétend que circonscrire un genre littéraire, tandis que le texte livré par Gitta Mallasz, que l'on peut certes tenir pour une laborieuse escroquerie, se présente comme un *document* dépourvu de tous les traits qui fondent la littérarité. « Que l'on y croie ou non, le fait est que l'on se trouve devant un texte troublant et éprouvant », confesse, non sans humilité, l'auteur de l'étude.

Mais en conduisant le critique du mythe au mystère, l'Ange le fait-il sortir de son domaine de compétence ? Ce serait réduire la fonction des études littéraires et la connaissance méthodique de la littérature à l'élaboration d'une pansémiotique ou d'une rhétorique générale, excès d'ambition – ou de modestie – que l'état actuel de notre discipline fait apparaître comme suranné. Une nouvelle génération de chercheurs, à laquelle appartiennent quelques-uns des collaborateurs de ce volume, témoignent, pour reprendre un titre d'Henri Corbin, de la « nécessité de l'angélologie », ce qui peut vouloir dire, à en croire Khireddine Mourad, profond connaisseur de la sagesse musulmane, que le dépassement de l'humain ne peut se faire, par le truchement des anges, que vers l'Humain.

Cristina Robalo Cordeiro



**L'EMPREINTE DE L'ANGE DE NANCY HUSTON  
PLURALITÉ DE MÉMOIRES OU L'IMPOSSIBLE  
INNOCENCE**

**Ana Maria Alves**  
IPB – Bragança – Portugal

Interrogée sur la matière de son roman *L'Empreinte de l'ange*, Huston affirme qu'il s'agit d'« un livre sur l'innocence, ou plutôt sur le fait qu'il n'est pas possible de vivre sans se rendre coupable de quelque chose. Une responsabilité que l'on n'assume jamais: on reste aveugle à sa souffrance et à celle des autres »<sup>1</sup>. Partant de ce postulat, elle nous plonge d'emblée dans le chaos vécu par sa protagoniste, âgée de vingt ans, dont la « voix sidérante de fragilité » (Huston, 1998: 25) appartient à une jeune « Allemande bizarre et silencieuse » (Ibid.), traumatisée par la mémoire d'une enfance troublée par la guerre. Marquée par les blessures de la Seconde Guerre mondiale, Saffie cherche à oublier son passé.

Son arrivée dans la capitale française en 1957 se fait dans une France « en pleine effervescence » (9) sur la scène de la guerre d'Algérie où l'heure est à la décolonisation. Plus de « quatre mille jeunes Français, ayant subi un entraînement militaire en Allemagne, se trouvent actuellement en Algérie pour participer – non à une guerre, bien sûr, mais à un processus de pacification qui s'avère, disons, assez délicat » (9).

---

<sup>1</sup> <https://www.letemps.ch/culture/livres-nancy-huston-limpossible-innocence>

Les atrocités de la guerre semblent ne pas vouloir quitter notre protagoniste qui, après avoir vécu le chaos d'une guerre mondiale, est à nouveau plongée dans la violence humaine. Cependant, c'est dans cette ville qu'elle va tenter une nouvelle vie, c'est pourquoi elle répond à « une annonce pour *Le Figaro* » (17): « Ch. B. à tt f. pour petit ménage, logée, sach. cuisiner » (Ibid.). Elle sera engagée chez Raphaël Lepage, un fils de bourgeois issu d'une famille « propriétaire des vignobles Trala, algériens autant que bourguignons » (102), vivant à Paris. Ce dernier avait choisi cette « annonce minimaliste [...] parce qu'il a[vait] horreur de jouer le bourgeois, et Saffie l'avait repérée parce qu'elle ne contenait ni “références exigées” ni “bonne moralité” » (Ibid.). Séduit par « l'indifférence de Saffie », (18), qui le captive et l'envoûte » (18), Raphaël comprend que cette femme « est livrée, abandonnée au monde, sans passion et sans peur » (Ibid.). Saffie prend donc place chez ce « flûtiste en passe de devenir célèbre, dans son grand appartement de la rue de Seine » (25), Raphaël, de son côté « est fou de bonheur à l'idée que cette jeune femme impénétrable va venir habiter sous le même toit que lui » (29).

Raphaël considère que son amour n'est « ni stupide, ni aveugle » (71), mais il est complètement envoûté par cette jeune femme qui « se réfugie dans l'oubli pour panser les plaies de l'horreur » (Viart, 2005: 160) d'une expérience vécue. Cette attitude ne rebute pas Raphaël qui, près du début du mois de juin, déjà « fou d'elle » (49), lui propose de l'épouser, demandant que Saffie accepte « sans le regarder, sans sourire » (54).

Lorsque Raphaël apprend à sa mère son projet de mariage, celle-ci « n'est pas loin de s'évanouir » (54). Comment son fils a-t-il pu s'éprendre d'une allemande égale à tant d'autres qu'elle a connues pendant l'Occupation ? Cette union lui rappelle la faim, le froid, les « alertes à la bombe » (56), et surtout l'« humiliation, de devoir se précipiter à la cave en robe de chambre puis attendre des heures durant, en frôlant le corps et en respirant l'haleine des voisins à qui l'on ne disait pas bonjour dans l'escalier » (Ibid.). Et encore, le souvenir de son fils dans l'abri « Raphaël son ange – leur ange

Raphaël chéri qui, à douze ans, à treize ans, jouait doucement de la flûte dans un coin [...] pour, apaiser les autres et les distraire de leur angoisse » (57). Ainsi, par la musique, il les faisait voyager hors de ce chaos de guerre, tel l'archange Raphaël, l'ange-guide promu patron des voyageurs, ange qui « s'affirme [...] comme un intercesseur, seul capable de faire retrouver l'unité à ce monde déchiré » (Avril-Chapuis, 2022: 277).

Mais la réalité était autre, le souvenir de l'horreur de la guerre était encore présent. Aussi, comment son fils pouvait-il envisager de se marier avec une Allemande qui lui rappellera toujours le souvenir « pénible de la promiscuité des alertes, sans parler de la mort tragique de M. Lepage père – tout cela était la faute des Allemands » (Ibid.). Cette mort a d'ailleurs poussé Raphaël à vouloir « s'engag[er] dans la Résistance à la fin 1943 » (22), mais « l'interdiction explicite et inébranlable de sa mère » qui avait déjà perdu son mari l'a fait renoncer à « rejoindre les rangs romantiques des FFI » (Ibid.). En revanche, « il avait dû se contenter d'apporter à la lutte contre les Allemands un soutien tout moral et intérieur » (Ibid.). C'est, également, « pour cette même raison, à savoir la mort quasi glorieuse de son père en combattant, au sens large du terme, pour la patrie, que Raphaël n'avait pas été appelé pour servir en Algérie. En lieu et place, il avait fait le Conservatoire » (Ibid.).

Or, le parcours de Raphaël, qui avait été tracé par la protection de sa mère contre l'ennemi, aboutissait à cette absurdité. Son fils étant décidé à se marier, Madame Lepage ne sera donc pas des leurs « pour les noces de son fils » (60). Aveuglé par le coup de foudre ressenti à l'égard de cette femme au « regard vide » (19), Raphaël se tient au côté de Saffie à la mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, place Saint-Sulpice » (63). Leur union est scellée par un baiser que « Raphaël pose sur les lèvres de Saffie, un baiser pur et frissonnant, [...] le plus tendre de sa vie, un baiser Debussy, Prélude à l'après-midi d'un faune » (65). Malgré cette ardeur, « le fait d'avoir quitté le célibat n'a rien changé aux lèvres de Saffie. Elles n'expriment pas un iota de sentiment de plus qu'avant le mariage » (Ibid.).

Raphaël « sait qu'elle ne l'aime pas – pas encore ; mais il a confiance. C'est comme la musique, se dit-il: la passion n'est rien sans la patience, l'application, le travail... mais, peu à peu, ça vient: Cela viendra, pour le mariage aussi » (68). L'indifférence de Saffie avait déjà été ressentie lors des premiers contacts physiques, « ils ne font pas l'amour ensemble, non, loin de là... Raphaël fait l'amour à Saffie » (52), elle, « elle ne résiste pas » (46). Saffie « ne se fige pas comme quelqu'un qui a peur, mais comme quelqu'un qui sait à quoi s'attendre » (34). Cette attitude relève d'un passé qui regorge de drames, de tout ce qu'elle a vécu durant son enfance, de tout ce qu'elle « a déjà vu [...]. Elle a tout vu » (28). La mort de « Lotte » (121), sa meilleure amie. Le viol de sa mère par « les Russes » (185), son propre viol et la mort de sa mère qui n'a pas hésité à se « tu[er] toute seule » (186). De la sorte, ses souvenirs la font revisiter « la guerre à partir de ses traces.» (Viart, 2005: 159)

Sans profiter de sa nuit de noces, ou bien pour oublier à jamais le nom qu'elle porte, qui la renvoie à ses origines, à son enfance, à la mémoire de l'horreur de la guerre, douze ans auparavant, Saffie se rend à l'ambassade d'Allemagne « et fait refaire son passeport. [...] le nom de famille qu'elle a porté durant les vingt premières années de son existence, est oblitéré à jamais » (Ibid.). En fait, elle voulait se délivrer de tout ce qui pouvait lui rappeler son père qui « était un bourreau, un nazi, un criminel, [qui avait] participé au pire » (266). Saffie veut se libérer du poids de la découverte qu'elle avait faite à l'âge de dix-huit ans, lorsqu'elle était tombée sur « la carte d'adhésion de son papa aux SA, le livret de famille avec l'arbre généalogique prouvant qu'ils sont aryens jusqu'à la troisième génération » (267).

Mais sa tentative d'effacer à jamais les marques héréditaires est infructueuse, Saffie porte en elle le bébé de Raphaël. Elle est convaincue, tout comme la mère de Raphaël, que « la culpabilité est héréditaire » (58), c'est pourquoi elle « n'a pas une tête à préparer [la] layette huit mois à l'avance » (74). Elle n'accepte pas cet enfant qui lui rappelle de mauvais souvenirs et fait tout pour éviter la grossesse. De la sorte, elle tente auprès de sa voisine de se procurer des informations,

« dictionnaire allemand-français à la main » (74) car elle « comprend le français. Elle le parle aussi, mais de façon hésitante » (15), elle lui demande, « où se trouve le magasin de tricot le plus proche, Mlle Blanche [sa voisine] tressaille de la tête aux pieds et cesse de faire des hypothèses: elle sait maintenant à quoi s'en tenir » (74). En effet, elle a, à présent, la certitude qu'« une femme en début de grossesse n'a que deux raisons possibles de se procurer du matériel à tricot: ou elle est follement impatiente de devenir mère, ou elle ne veut pas le devenir du tout » (Ibid.).

Raphaël qui avait, dès le début, « deviné en elle une blessure, et pressenti qu'on ne pouvait l'aborder de façon frontale » (71) ne lui avait jamais « posé aucune question au sujet de son enfance. Hormis la mort de ses parents, il ignore tout de ce qu'a vécu son épouse » (72). Force est de constater que « ces deux êtres si disparates » ont les « fils de leurs destins [...] irrévocablement noués » (66) par ce bébé qui « est en train de se fabriquer » (Ibid.). Il sera le résultat de leur « croisement génétique » (Ibid.). Raphaël comptait sur la maternité, considérée comme la plus grande bénédiction que Dieu accorde à la femme, pour qu'elle retrouve « la joie de vivre » (Ibid.), mais également pour « alléger l'atmosphère » (86) du couple. Cependant, « la détresse de Saffie s'insinue sous les fentes des portes et infecte chaque centimètre carré de l'appartement [...]; l'air même en est vicié » (86). Parfois, Raphaël la croit paralysée, sans vie et la bouscule en s'écriant « Saffie, je t'en supplie, existe ! » (133). Mais elle ne pense qu'à tuer le bébé pour éviter toute descendance, tout porteur d'identité allemande. Malgré ses diverses tentatives d'avortement, « Saffie sera maman qu'elle le veuille ou non » (76). Il est vrai qu'« ils ont failli ne pas réussir à [...] sauver [le bébé]. Mais ça y est, c'est sûr. Emil vivra » (100), un enfant franco-allemand.

Ainsi, « l'enfant est là » (106), Saffie, dont le « français semblait incertain » (17), n'apprendra pas à son fils sa langue maternelle qui continue de la hanter durant son sommeil. Ainsi, « quand Emil se mettra à parler, il l'appellera non pas Mutti mais maman. C'est terminé Mutter, et la Muttersprache avec; suspendues, une fois pour toutes »

(108). Afin de refouler son passé, Saffie, qui avait choisi la France parce que son professeur, M. Ferrat, lui avait dit qu'il s'agissait du « pays de la liberté » (179), apprendra la langue française pour assumer une nouvelle identité. Ainsi, sans aucune culpabilité, elle prendra un nouveau rôle puisque « parler une langue étrangère c'est toujours, un peu, faire du théâtre » (230).

De la sorte, et pour survivre comme expatriée, « elle a appris à dire mais oui, mais non, comme une Française » (106) et elle se considère « française » (262). Nonobstant ce besoin intrinsèque de s'approprier cette nouvelle identité, Saffie reste apathique tout comme son enfant dont le « silence » qui est d'un « tel sérieux chez un nouveau-né » (103) qu'il effraye Raphaël.

Le comportement de Saffie subit une métamorphose lorsque son mari l'envoie réparer sa flûte chez un « spécialiste » (134). Il s'agit d'András, fabricant d'instruments de musique dont l'atelier se trouve dans le Marais, un jeune réfugié hongrois d'origine juive, communiste, dont la famille a presque toute été exterminée durant la shoah. Le seul contact qu'il préserve est celui de sa mère qui est convaincue que le massacre contre les juifs « peut recommencer comme avant » (120). Favorable à la cause algérienne, il milite au côté du Front de libération nationale et manifeste lors des événements, ou doit-on plutôt dire du massacre des 17 et 18 octobre 1961 « à Paris et dans les banlieues ouest de Paris » (288).

Cet homme, qui tout comme Saffi sort d'un passé douloureux, éveille en elle « une intimité accidentelle » (141). Tout à coup, « une chose inouïe » (140) se produit « elle pouffe de rire. C'est le premier rire non sarcastique que nous entendons d'elle ; il a été refoulé si longtemps qu'il ressemble à un « aboiement » (Ibid.). Saffie « se sent investie d'un pouvoir sacré: le pouvoir d'aimer cet homme et de se faire aimer de lui » (145). À partir de cet instant, il est impossible « de feindre l'innocence. De toute façon, ils ne le souhaitent pas. Ils ne souhaitent qu'une chose: chacun l'autre ; leur fusion » (147). Saffie décide de vivre cette grande passion sans pour autant se sentir « nullement déchirée » (220). En effet, « elle aime son existence

comme elle est: scindée en deux. Rive droite, rive gauche. Le Hongrois, le Français. La passion, le confort » (220).

Une fois l'adultère commis, elle mène une vie partagée d'une rive à l'autre auprès d'András, de Raphaël, et de leur fils Emil de « deux mois et demi » (150) qu'elle commence à chérir, après cette soudaine renaissance. Sa vie est ainsi répartie linguistiquement parlant entre l'allemand qu'elle rejette, le français qu'elle apprend et la langue dont « deux amants [...] disposent » (230). Elle se sent dès lors au centre d'une vraie « pagaille polyglotte » (Huston, 2001: 144). Cette pluralité linguistique, incarnation de Huston, est révélatrice de « liberté: celle de ne pas se contenter d'une identité » (Huston 1999: 105) ; c'est pourquoi elle se positionne toujours « entre deux territoires, entre deux langues ; également entre deux mémoires » (Djebar 1999: 206).

Cette jeune allemande, tourmentée, ravagée par ses blessures de guerre, retrouve auprès du luthier de Raphaël la liberté de n'« être que "Saffie" » (107). Sa vie outre-Rhin « n'existe plus, sa vie rive gauche non plus ; elle peut dire, faire, être n'importe quoi – elle est libre ! » (Ibid.) Tous deux s'efforceront de vivre dans l'acceptation d'un passé marqué par la pluralité de mémoires: souffrance, mort, destruction, disparition d'êtres aimés. À partir de cet instant, pour ces deux amants, « le présent est travaillé par un passé qu'il se doit de mettre au jour » (Viart, 2005:159).

Désormais, Saffie retrouve, dans cet atelier et dans l'assurance des bras de son amant, une lueur qui s'était effacée « derrière son sourire, ses paroles » (133) et tente de surmonter ses traumatismes de guerre, commençant à s'épanouir, à « accéder à ses propres souvenirs refoulés [à] dire enfin ce qui trop longtemps ne pouvait l'être » (Viart, 2005: 160).

Quant à son fils, Emil, âgé, à présent, de cinq ans et demi, il a grandi dans un entre-deux paternel, « en porte-à-faux avec la réalité » (295). Il vit tout « comme sa mère, [...] une double vie » (295), servant d'alibi à Saffie pour ses rencontres extraconjugales. Il n'est pas allé à l'école. C'est pourquoi « ses premières tentatives de parole sont un mélange désopilant d'idiomes » (145) qu'il a entendus dans l'atelier d'András. C'est, indubitablement, dans cet espace où il croise des

personnes de différentes nationalités des « adultes – avec leur savoir-faire, leurs cris et leurs chuchotements, leurs mystères, leurs épouvantes » (Huston, 2001: 144) qu'il vit une véritable « pagaille polyglotte » (Ibid.). Il sent que personne ne s'est réellement soucié de lui ; personne ne veut savoir « ce qui serait bon pour lui » (Ibid.), c'est pourquoi il se sent vulnérable, fragile. Toutefois, la relation qu'il établit avec Andrés, qu'il considère d'ailleurs comme « son vrai père » (313), est pour lui plus rassurante que celle qu'il entretient avec Raphaël qu'il accuse de manque d'« attention » (Ibid.) à son égard. Emil se sent « atomisé, perdu » (Ibid.) d'une rive à l'autre. Il « n'a rien, n'est rien » (Ibid.). Force est de remarquer que, par cette constatation, Emil a perdu l'innocence reçue par l'empreinte de l'ange lors de sa naissance. Cette évocation nous renvoie à la légende de « l'ange des berceaux, figure universelle que l'on rencontre dans la Bible mais aussi dans une légende juive ou encore en Islam » (Avril-Chapuis, 2022: 346). Andrés fait écho à cette légende lorsqu'il rappelle que « l'ange pose un doigt sur les lèvres du bébé, juste avant la naissance – *Chut !* – et l'enfant oublie tout. Tout ce qu'il a appris là-bas, avant, en paradis. Comme ça, il vient au monde innocent... » (191).

Cette légende évoque en effet l'« avertissement fait à l'homme avant sa naissance, selon lequel il sera responsable de ses actes »<sup>2</sup>.

Cet avertissement a toujours fait l'objet d'un serment qui a un double but: graver en l'homme la conscience de son devoir de mener une vie sainte, et l'armer contre le danger de laisser cette vie sainte le rendre vaniteux. Et comme pour rendre ce serment encore plus impressionnant, le héros qui va naître se voit adjoindre deux anges qui, en plus de lui enseigner la totalité de la Torah, l'emmènent tous les matins au paradis pour lui montrer la gloire de tous les justes qui y résident. Le soir, c'est en enfer qu'on le conduit, afin qu'il puisse voir les souffrances des dépravés. Mais une telle leçon rendrait impossible son libre-arbitre. Son futur ne serait dicté que

---

<sup>2</sup> <https://sifriatenou.com/2020/04/06/lenfant-dans-les-ecrits-juifs/>

par la crainte du châtimeut et l'espoir de la récompense. En outre, la valeur morale de ses actions dépend également, comme le veut la tradition juive, de sa capacité à commettre des péchés. (Ibid.)

Et c'est justement un péché que va commettre cet enfant en leurrant son père qui, par hasard, avait, lors de son arrivée après l'un de ces nombreux voyages, croisé le parc et entrevu sa petite famille accompagnée de son luthier. Raphaël eut, immédiatement, un soupçon d'infidélité qui s'intensifia lorsqu'il vit Saffie et Emil rentrés « animés, complices [...] babillant, rayonnants » (306-307) lui manifestant « une affection qui lui paraît mécanique, distraite » (Ibid.).

Sous le choc d'une telle défiance, Raphaël, « s'étouffe, halète, suffoque: sa vie vient de s'effondrer sur sa tête, » (307). Il prend, finalement, conscience que « s'ils mentent si bien, avec tant d'aisance, c'est que le mensonge leur est habituel depuis longtemps » (Ibid.). Le rideau est tombé, Raphaël se rappelle les paroles de sa mère qui avait prévu le dénouement de l'histoire. Dans un geste précipité, et afin de « se retrouver seul avec Emil, et l'interroger » (308), il décide d'embarquer son fils pour la Bourgogne dans le « train Paris-Lyon-Marseille » (312).

Tout au long du voyage, il insiste auprès d'Emil pour découvrir depuis combien de temps dure cette histoire. Il le secoue « comme un prunier. Le souffle coupé par la peur et par la violence du vent, Emil ne peut répondre. Il bat des jambes dans le vide, essayant de reprendre pied » (317).

Aveuglé par la souffrance, pris au piège par « l'immensité du désespoir » (320-321), Raphaël est conduit « à desserrer, une fraction de seconde, la prise de ses mains sous les aisselles de son fils » (Ibid.). La tragédie prend place, l'innocence perd à jamais son sens. Il aura fallu une toute petite seconde et « la seconde d'après, il n'est plus là » (317), l'enfant est sacrifié. Tout comme le père de Saffie était un « bourreau nazi » (266), Raphaël, qui militait pour « un monde meilleur » (285), devient le bourreau de son fils.

*In fine*, et comme l'écrit Huston, cette disparition de l'enfant est « le fruit d'une collaboration dans l'égoïsme: sa mort résulte [donc]

d'un geste à trois<sup>3</sup>». Saffie ne supporte pas de revivre une nouvelle perte et disparaît sans laisser aucune trace. Abandonné, « privé[s] de la femme et de l'enfant » (327-328), que chacun d'eux aimait, Raphaël et son luthier, devenus « vieillards retrouvent un air d'innocence » (Ibid.). Tous deux, ravagés par leur deuil et par la séparation, sont, en quelque sorte, préservés par « le temps miséricordieux [qui] vient passer l'éponge sur le corps et leur esprit, estompant leurs signes distinctifs, effaçant leurs souvenirs, faisant s'évaporer l'une après l'autre les dures leçons que la vie leur a infligées » (Ibid.). Il s'agit, à présent, pour eux, « de recouvrer l'innocence avant de partir rejoindre l'ange » (Ibid.), « rayon de la Face divine » (Avril-Chapuis, 2022: 125), « rayonnement du principe créateur » (Faure, 2004: 96). L'ange, celui qui se place parmi d'autres « intelligences angéliques [qui] ne sont pas des entités cosmiques mais des forces qui agissent à la fois de l'extérieur et de l'intérieur du monde, sur les fondements mêmes de l'être » (Ibid.).

## Bibliographie

- Avril-Chapuis, B. (2022). *Les symboliques de l'ange dans l'art et la littérature*. Classique Garnier.
- Djebar, A. (1999). *Ces voix qui m'assiègent*. Albin Michel.
- Faure, P. (2004). *Les Anges*. Éditions du Cerf.
- Huston, N. (2006). *Lignes de faille*. Actes Sud, « Babel ».
- Huston, N. (1998). *L'Empreinte de l'ange*. Actes Sud.
- Huston, N. (1999). *Nord perdu suivi de Douze France*. Leméac.
- Viart, D. (2005). « Mémoire et « enquête »: la Seconde Guerre mondiale ». In B. Vercier et D. Viart (2005). *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Éditions Bordas, pp. 142-206.
- Schechter, S. Ch. XII: The Child in Jewish Literature. *Studies in Judaism*, First Series, Philadelphia, 1911, The Jewish Publication Society of America, 270-297. URL: <https://www.gutenberg.org/files/48890/48890-pdf.pdf> Traduit de l'anglais par Nadine Picard URL: <https://sifriatenou.com/2020/04/06/lenfant-dans-les-ecrits-juifs/>

---

<sup>3</sup> <https://www.letemps.ch/culture/livres-nancy-huston-limpossible-innocence>

« QUE LES ANGES ME CONDUISENT À L'AMOUR »  
LES ANGES DE CONRAD DETREZ:  
DE LA MYSTIQUE À LA DRAGUE<sup>1</sup>

José Domingues de Almeida  
Université de Porto – Portugal

La figure de l'*ange*, prégnante dans les trois religions monothéistes, jouit actuellement d'une réputation théologique ambiguë: tantôt métaphore et symbole de l'annonce et de la médiation, tantôt présence vive et mystique qui se décline en une hiérarchie et un collectif spirituels célestes assurant un suivi mystique individuel. Qui plus est, la riche iconographie catholique, notamment baroque, n'a de cesse de représenter l'ange ancillaire de tous les mystères chrétiens, réduisant par-là les anges à leur fonction et réduisant leur être à leur agir (« leur être est exclusivement leur faire ») (Riaudel *apud* Barth, 2010, p. 379).

Rappelons aussi, comme le fait le compte rendu de lecture d'Olivier Riaudel de l'essai *Les anges et les démons. Quatorze leçons de théologie* de Serge Thomas Bonino (2007), que l'ange se confond également avec Dieu lui-même dans les épiphanies hébraïques. Il s'agit de « l'ange de YHWH », d'où la question légitime de l'auteur: « Peut-on reconnaître 'l'inflation angéologique' dans les écrits sans y voir avant

---

<sup>1</sup> Cette recherche a été développée dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la Science et la Technologie (UIDB/00500/2020).